

ron les vers connus qu'il met dans la bouche de Zaïre :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux ¹.

L'auteur conclut, il est vrai, qu'en matière religieuse, il faut s'en rapporter à l'autorité², mais les longs développements dans lesquels il vient d'entrer doivent avoir pour effet d'ébranler la foi dans l'âme de ses lecteurs. Comment prendre une telle conclusion au sérieux, quand l'auteur nous affirme que :

Toutes les religions ont cela, qu'elles sont estranges et horribles au sens commun, car elles proposent et sont basties et composées de pieces, desquelles les unes semblent au jugement humain, basses, indignes et messeantes, dont l'esprit un peu fort et vigoureux s'en moque; ou bien trop hautes, éclatantes, miraculeuses et mystérieuses, où il ne peut rien connoistre, dont il s'en offense³.

Le P. Mersenne, qui a réfuté Charron, dit que les sentiments étaient partagés sur le livre *De la Sagesse*,

chions que nous sommes hommes; la religion n'est pas de nostre choix et election. » *Ibid.*, n° 8, p. 329. J.-J. Rousseau a cité ce passage dans l'*Émile*, l. iv, édit. de 1874, in-12, p. 353.

¹ *Zaïre*, acte 1, scène 1, *Œuvres*, t. 1, p. 228.

² « Pour les particularités, tant de la creance qu'observance, il faut d'une douce submission, et obeissance, s'en remettre et arrester entierement à ce que l'Eglise en a de tout temps et universellement tenu et tient, sans disputer et s'embrouiller en aucune nouveauté, ou opinion tirée et particuliere. » *Ibid.*, n° 24, p. 338.

³ *Ibid.*, n° 5, p. 327.

mais ces dissentiments mêmes montrent que c'est un mauvais livre : « On juge diversement, dit-il, [de sa *Sagesse*], les uns disans qu'elle est seminaire d'irreligion et d'atheisme; les autres confessans que si un homme n'est sur ses gardes en la lisant, qu'il court risque d'estre esbranlé en sa creance et en sa Religion; il y en a qui disent qu'ils n'ont iamais rencontré un meilleur livre, à cause que le style en est pressé et nerveux, et que les maximes y sont druës et fréquentes, et ceux-là sont ordinairement libertins et se moquent des cérémonies de l'Église¹. »

Aux sceptiques comme Charron succédèrent bientôt des littérateurs libertins qui, par leurs écrits licencieux, ne contribuèrent pas peu aux progrès de l'incrédulité². L'un des plus connus est Théophile de Viau (1590-1626). Mairet, dans la préface qu'il a mise en tête des *Nouvelles Œuvres de M. Théophile* (1644) dit que « Montaigne et lui sont les deux Sénèques de leur siècle et de leur langue. » La seule chose vraie dans ce rapprochement, c'est que Théophile partageait le scepticisme de l'auteur des *Essais* et qu'il l'exprimait avec moins de réserve, surtout en matière religieuse³. Une

¹ *L'impïété des déistes*, in-8°, 1624, t. 1, p. 184-185.

² Parmi les incrédules du xvi^e et du xvii^e siècles, on peut citer Bodin (1530-1596) et Claude Bérigard (1578-1663). Bodin a tellement affecté dans ses écrits de s'appuyer exclusivement sur l'Ancien Testament, que plusieurs savants ont douté qu'il ait cru au Nouveau. W. Lecky, *History of the rise and influence of the spirit of rationalism in Europe*, 4^e édit., 1870, t. 1, p. 135.

³ Voltaire a été naturellement le panégyriste de Théophile, *Lettres au prince de Brunswick*, lett. vii, *Œuvres*, t. vi, p. 568.

foule de petits poèmes, d'ailleurs médiocres, impromptus, épigrammes, sonnets, où s'étaient son impiété et son immoralité, le firent exiler en 1619. La publication, en 1622, d'un recueil de vers immoraux et sacrilèges, le *Parnasse satirique*, qui renfermait plusieurs pièces de sa composition, lui attirèrent de nouveaux démêlés avec la justice¹. Sa conduite était en rapport avec ses croyances :

Je ne recherche point des dieux, ni de Fortune,
Ce qu'ils font au-dessus et par-dessous la lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifférent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend².

Théophile eut pour disciple en inconduite et en irréligion Denis Sanguin de Saint-Pavin (vers 1600-1670) et surtout Jacques Vallée, seigneur des Barreaux (1602-1673), son intime ami. Boileau mit la conversion de Saint-Pavin au nombre des choses impossibles, dans l'une de ses satires :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

¹ *Arrest de la cour de Parlement par lequel Théophile, Berthelot et autres sont declarez criminels de leze Majesté divine*, petit in-8° de 8 pages. Paris, Antoine Vitray, 1623.

² *Œuvres complètes de Théophile*, Paris, 1856, t. I, p. LXVII. — C'est surtout contre Théophile de Viau que le P. Garasse publia *La doctrine curieuse des beaux esprits ou prétendus tels*, 1623, dans laquelle il traite les « athéistes » de « ivrougnets, mouchérons de tavernes, Sardanapales, bélistres et autres jeunes veaux. » Voir F. Brunetière, dans la *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1888 p. 399.

Le nom de des Barreaux est surtout connu par le sonnet qu'il fit pendant une maladie :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité¹, etc.

Mais ce qui l'avait rendu célèbre de son temps, c'étaient ses chansons aujourd'hui perdues, où, avec beaucoup de verve et de licence, il faisait profession d'incrédulité et d'athéisme.

L'accueil que recevaient les productions impies de des Barreaux et de Saint-Pavin, et le nombre des protecteurs qui soutenaient Théophile de Viau contre les poursuites de la justice ne marquent que trop visiblement les progrès qu'avait faits en France l'incrédulité. Les divisions entre catholiques et calvinistes, et les discussions maladroites qu'une fausse politique avait encouragées étaient devenues pour la foi de plusieurs une pierre d'achoppement. Le mal fut augmenté par les troubles qu'amena la mort de Henri III. Entre les ligueurs, catholiques fervents pour la plupart, et les protestants, se tenait un tiers parti, celui qu'on appelait des « Poli-

¹ Voltaire nie que ce sonnet soit de des Barreaux, *Siècle de Louis XIV*, *Œuvres*, t. IV, p. 26. — Dans ses *Lettres au prince de Brunswick*, t. VI, p. 569, il cherche à justifier ce poète d'athéisme et dit que cette accusation n'a d'autre fondement que ce fait : Mangeant une omelette au lard un jour maigre, pendant un orage, il jeta le plat par la fenêtre, en disant : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard. » C'est à cette anecdote que Boileau fait allusion, quand il dit, dans sa *Satire des femmes*, qu'il a vu plus d'un Capanée,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de des Barreaux.

tiques, » composé en grand nombre d'indifférents en matière religieuse. Il avait pris son origine dans les dernières années de Charles IX et renfermait les mécontents catholiques et protestants, d'où le nom qui lui fut aussi donné de « Malcontents. » La plupart des Politiques étaient de jeunes seigneurs, frivoles ou ambitieux. Ce parti fut comme le noyau d'où sortirent les nombreux incroyants¹, qui, plus ou moins dissimulés sous le règne de Louis XIV, ne se cachèrent plus sous la Régence et formèrent le corps d'armée des philosophes. Plus licencieux encore que libres-penseurs, la plupart ne croyaient point, afin de n'être pas tenus à vivre chrétiennement². Les prédicateurs du xvii^e siècle les attaquent déjà dans leurs sermons sous le nom de « libertins. » Parmi eux, il y en avait qui faisaient profession d'athéisme. S'il fallait en croire Mersenne (1588-1648), de son temps, Paris, beaucoup moins peuplé qu'aujourd'hui, aurait compté cinquante mille athées³. Il faut entendre par là de mauvais chrétiens ne pratiquant pas la religion. Des voix diverses s'élèvent contre l'incrédulité et en déplorent les progrès désastreux. Un prêtre de l'Oratoire, le P. Michel Le Vassor, écrivait en 1687 : « On ne parle que de *raison*, de *bon goût*,

¹ Saint-Victor, *Tableau de Paris*, t. III, 2^e part., p. 58, 74, 216, etc.; Félibien, *Histoire de Paris*, t. II, p. 1121, 1147, etc.; Faillon, *Vie de M. Olier*, 4^e édit., 1873, t. III, p. 3-4, 37.

² Voir F. Brunetière, *Études sur le xvii^e siècle*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 novembre 1888, p. 397-399. C'est contre ces « libertins » que Pascal voulait écrire son *Apologie de la religion*, dont l'ébauche nous est restée dans ses *Pensées*. *Ibid.*, p. 416.

³ *Quæstiones in Genesim*, in-f^o, Paris, 1623, col. 671.



34. — Pierre Gassendi.

de *force d'esprit*, de l'avantage de ceux qui savent se mettre au-dessus des *prejugés* de l'éducation et de la société où l'on est né. Le Pyrrhonisme est à la mode sur beaucoup de choses : on dit que la droiture de l'esprit consiste à ne pas croire légèrement et à savoir douter en plusieurs rencontres¹. »

Les femmes elles-mêmes n'échappaient pas toutes au souffle de l'incrédulité. Bossuet, dans son *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* (1685), où il attaque avec toute son éloquence les « libertins, » « ces rares génies » qui n'ont rien vu de « plus que les autres, » raconte comment cette princesse avait été leur victime. « Elle confesse, chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des mystères de la religion, elle avoit peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles². »

La philosophie sensualiste de Pierre Gassendi (1592-1655), l'antagoniste de Descartes, favorisa aussi l'incrédulité³. L'auteur était lui-même irréprochable dans sa conduite⁴, mais en renouvelant le système de Démocrite

¹ *De la véritable religion*, in-4°, Paris, 1688, Préface, p. e ii.

² Bossuet, *Œuvres*, édit. Vivès, t. xii, p. 551.

³ Le fondement de la philosophie de Gassendi est celui-ci : « *Mentem tabulam rasilem in qua nihil cœlatum depictumve... Qui dicunt ideas a natura impressas neque per sensus acquisitas, quod dicunt minime probant.* » *Institutiones logicæ*, pars 1^a, *De simplici rerum imaginatione*; de Camburat, *Abrégé*, p. 116.

⁴ Il a placé dans ses écrits astronomiques et philosophiques cette protestation : « *Committo semper meque et mea omnia iudicio unius sanctæ catholicæ, apostolicæ romanæque Ecclesiæ, cuius ego alum-*

et d'Épicure, et en professant un demi-scepticisme¹, il travailla contre la révélation. Molière fut son élève au collège de Clermont, en compagnie de l'épicurien Chapelle² et de Bernier³, et c'est sans doute ce philosophe qui lui avait inspiré pour le poème de Lucrèce une telle admiration que l'auteur du *Misanthrope* en avait commencé une traduction dont quelques vers ont été insérés dans cette comédie. Un grand nombre de gassendistes furent suspects d'irréligion et d'impiété : Guy Patin (1601-1672), Bachaumont (1624-1702)⁴, Sorbière (1615-1670), Saint-Évremond (1613-1703). Sorbière réunissait dans une commune admiration Gassendi, Montaigne et Charron. Saint-Évremond professait aux petits soupers des *Trois coteaux* une morale tout à fait païenne. Pour lui, Gassendi était « le plus éclairé des philosophes

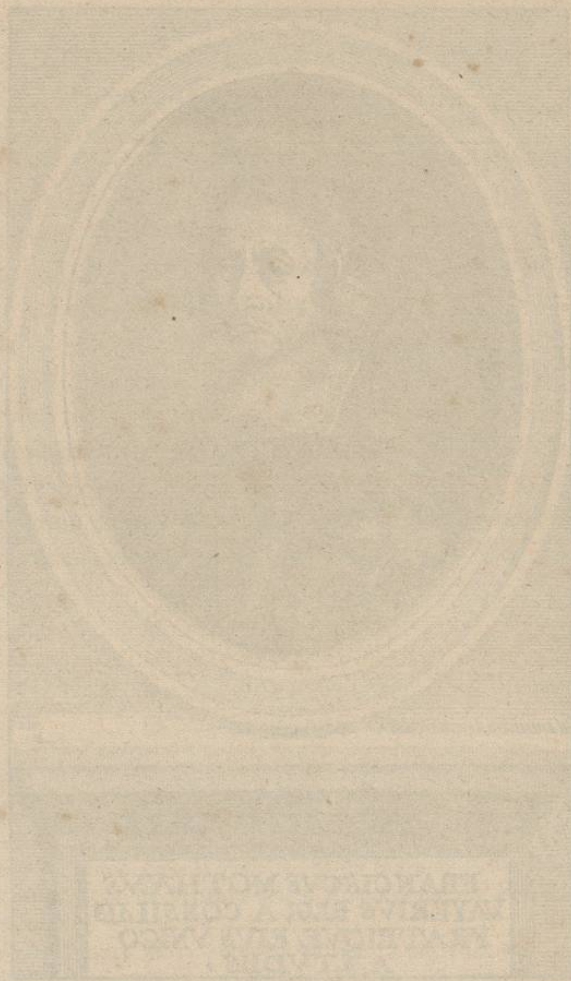
nus sum, et pro cujus fide sum paratus fundere vitam cum sanguine.» On peut voir sur Gassendi, A. Martin, *Histoire de la vie et des écrits de P. Gassendi*, in-12, Paris, 1853; de Camburat, *Abrégé de la vie et du système de Gassendi*, in-12, Bouillon, 1770; F. Thomas, *La philosophie de Gassendi*, in-8°, Paris, 1889. — Voir Figure 34, le portrait de Gassendi, d'après une gravure ancienne. Collection de portraits de la Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice.

¹ Voir l'éloge qu'il fait de Charron, dans (J. Bougerel), *Vie de Pierre Gassendi*, p. 13.

² Né en 1626, mort en 1686. Saint-Marc a publié les Œuvres de Chapelle, avec celles de son ami Bachaumont, in-18, La Haye, 1755. Une autre édition a été publiée à Paris, in-16, 1854.

³ François Bernier (1625-1688). Il était lié avec M^{me} de la Sablière, La Fontaine, Ninon de Lenclos, Chapelle, Saint-Évremond. Il doutait de tout. Voir Saint-Évremond, *Sur la morale d'Épicure* (à Ninon), *Œuvres mêlées*, 3 in-4°, Londres, 1705, t. II, p. 460.

⁴ Bachaumont mourut dans des sentiments très chrétiens après avoir eu une jeunesse très dissipée.





35. — François de La Mothe-le-Vayer.

et le moins présomptueux¹. » Si l'on en juge par la manière dont le disciple appliquait sa philosophie, c'était aussi la plus commode.

En même temps que Gassendi faisait revivre le sensualisme, François de la Mothe-le-Vayer (1588-1672) continuait en France la tradition des sceptiques, de Montaigne et de Charron². En 1668, il publiait deux ouvrages dont le titre seul révèle le caractère : *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences*, et *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire*. Son pyrrhonisme est plus manifeste encore dans ses cinq *Dialogues faits à l'imitation des anciens*. Ces *Dialogues*, qui portent le nom d'Orasius Tubero, sont de 1632 ou 1633³. L'auteur y raisonne comme Montaigne. Il conclut son œuvre par ces vers espagnols :

*De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar.*

Des choses les plus certaines,
La plus certaine est de douter.

¹ Saint-Évremond, *Œuvres mêlées*, t. 1, p. 138.

² Voir Figure 35, le portrait de la Mothe-le-Vayer, d'après une gravure ancienne, dans laquelle le bas du cadre de la légende a été coupé. Collection de portraits de la Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice.

³ Voici le titre de la première édition : *Cinq Dialogues faits à l'imitation des anciens par Orasius Tubero, Francfort, Sarius, 1506, in-4°*. La date et le lieu de l'impression, tout est faux et à dessein. Voir R. Kerviler, *François de La Mothe-le-Vayer*, in-8°, Paris, 1879, p. 28.

Ce philosophe prétendait enseigner « la sceptique chrétienne. » Que peut bien être cette « sceptique? » Dans son cinquième dialogue, il applique son pyrrhonisme à l'origine et à la nature des religions. Il déclare, il est vrai, qu'il fait une exception en faveur de l'ancienne et de la nouvelle alliance, mais on ne sait si l'on doit prendre cette exception au sérieux. Voltaire s'est permis de faire endosser par Le Vayer ses propres idées sur la religion¹.

Cependant le mal que fit La Mothe-le-Vayer et même Gassendi est peu de chose comparé à celui que devait produire Bayle. Après Montaigne et plus encore que Montaigne, qu'il avait lu et relu, ainsi que Le Vayer², personne en France ne prépara aussi efficacement que lui le terrain aux philosophes du xviii^e siècle.

Pierre Bayle, né dans le comté de Foix, en 1647, mourut à Rotterdam en 1706. « Il faudrait, dit Villemain, dater le xviii^e siècle de ce fameux Bayle qui, substituant l'ironie philosophique à l'âpreté sectaire, commença contre la théologie cette guerre de doute et de raillerie où Voltaire prit toute sa force. Critique, comme Rabelais avait été moraliste, soulevant, remuant ce poids immense de l'érudition philologique, historique, théologique du xvi^e siècle, et faisant circuler dans cette

¹ Voltaire, *Idées de La Mothe-le-Vayer*, *Œuvres*, t. v, p. 349-350.

² Bayle, dans une lettre à Minutoli, cite avec complaisance Montaigne, La Mothe-le-Vayer et Gassendi, comme partisans du scepticisme. Lettre du 31 janvier 1673, dans les *Œuvres diverses*, 4 in-f^o, La Haye, 1737, t. iv, p. 541.

masse un esprit moqueur et léger, un souffle sceptique qui agite toutes les feuilles poudreuses de ces in-folio, Bayle découvre à nu l'incertitude des faits, la vanité des doctrines, les petitesesses du génie, ébranle en se jouant toute certitude, et met en pièces la crédulité et la gloire. Circonspect envers le pouvoir, mais d'une hardiesse illimitée contre les doctrines, Bayle, assez froid sur l'indépendance politique défendue par ses frères de Hollande, et ne voulant que la liberté philosophique, annonce et caractérise la première école du xviii^e siècle : anecdotier de l'univers, compilateur et dialecticien à la fois, le plus penseur des érudits, son livre, vaste magasin de savoir et d'incrédulité, était tout fait pour dispenser d'études et fournir d'arguments un siècle ingénieux¹, » ajoutons : et sophiste.

La vie de Bayle fut fort agitée. Né dans le calvinisme, il se fit catholique, puis il redevint protestant, pour n'être plus tard d'aucune religion. Quand il se fut retiré en Hollande, l'abbé de Polignac lui demandait un jour : « A laquelle des sectes de ce pays êtes-vous attaché? — Je suis protestant, répondit Bayle. — Ce mot est bien vague, reprit Polignac. Êtes-vous luthérien, calviniste, anglican? — Non, je suis protestant, parce que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. » Il protestait en effet contre tout et contre tous, sans nier cependant.

Il n'a pas encore le ton tranchant et affirmatif du

¹ Villemain, *Tableau de la littérature au xviii^e siècle*, t. 1, p. 3-4.

xviii^e siècle, il est sceptique et il sème le doute. C'est par là qu'il est dangereux et nuisible.

Plus j'étudie la philosophie, — il était professeur de philosophie, — plus j'y trouve d'incertitude. La différence entre les sectes ne va qu'à quelques probabilités de plus ou de moins. Il n'y en a point encore qui ait frappé au but, et jamais on n'y frappera apparemment, tant sont grandes les profondeurs de Dieu dans les œuvres de la nature, aussi bien que dans celles de la grâce. Ainsi vous pouvez dire à M. Gaillard (qui s'entremettait pour lui quand il se préparait à aller s'établir en Hollande) que je suis un philosophe sans entêtement et qui regarde Aristote, Épicure, Descartes, comme des inventeurs de conjectures que l'on suit ou que l'on quitte, selon que l'on veut chercher plutôt un tel qu'un tel amusement d'esprit¹.

Ainsi, pour ce sceptique, les doctrines philosophiques ne sont qu'un amusement. « Ce mot que Bayle a lâché, observe Sainte-Beuve², de prendre telle ou telle philosophie selon l'*amusement* d'esprit qu'on cherche pour le moment, est significatif et trahit une disposition chez lui instinctive, le fort ou, si l'on veut, le faible de son génie. Le mot lui revient souvent, le côté de l'amusement de l'esprit le frappe, le séduit en toute chose. » Il y a là ce côté futile qu'on remarque dans l'esprit de tant de sceptiques. Mais Bayle savait très bien que cet « amusement » n'était inoffensif, ni pour lui ni pour les

¹ Bayle, Lettre à son frère, *Œuvres diverses*, t. I, p. 126.

² Sainte-Beuve, *Portraits littéraires, Du génie critique et de Bayle*, t. I, p. 368.

autres. « Un savant homme, a-t-il écrit, qui essuie la censure d'un ennemi redoutable, ne tire jamais si bien son épingle du jeu qu'il n'y laisse quelque chose¹. » Quiconque fréquente les sceptiques y laisse aussi souvent quelque chose, c'est-à-dire une partie de ses convictions.

La balance à la main, Bayle enseigne à douter,

à dit Voltaire. « Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies. C'est l'avocat-général du scepticisme, mais il ne donne point ses conclusions². » S'il ne donne point ses conclusions, il n'est que trop facile de les tirer et ce n'est pas sans raison que Feuerbach montre en lui un ennemi du Christianisme³.

« Bayle se comparait au Jupiter assemble-nuages d'Homère, disant que sa pensée était de former des doutes. On peut dire qu'il a fondé la philosophie du scepticisme, qui nie et qui affirme, qui ne croit pas à ses affirmations et qui nie pour qu'on lui donne une preuve de plus. Selon lui, les opinions les plus opposées se présentent à l'esprit avec un cortège de vérités. Bayle avait appris à lire dans Amyot et à penser dans Montaigne. Il est parti de là pour fonder, comme il l'a dit, la république des lettres. Avant Bayle, on avait vu quelques pléiades de poètes, quelques sectes de philosophes, quelques tribus de théologiens. Il réunit la tribu à la secte,

¹ Dans Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, p. 366.

² Voltaire, *Œuvres*, édit. Didot, t. II, p. 511.

³ Feuerbach, *P. Bayle*, in-8°, Leipzig, 1838, p. IV-V.

la secte à la pléiade; il en fit tout un peuple répandu aux quatre coins de l'Europe. Il fut le premier journaliste... Ses *Nouvelles de la république des lettres* avaient pour abonnés tous les penseurs (?) de France et de l'étranger¹; leur action s'étendait jusqu'aux Grandes Indes : aussi le nom de Bayle était-il mêlé à toutes les controverses littéraires, politiques et religieuses. On l'attendait comme le Verbe de la vérité, mais il arrivait toujours avec le doute; son ciel était couvert de nuages, il fallait qu'on découvrit le soleil. On a beaucoup vanté ce labeur inouï de Bayle, qui travaillait quatorze heures par jour². »

Il avait acquis ainsi une vaste érudition, mais bien vaine, puisqu'elle ne produisait que le doute, et, de plus, bien dangereuse, puisqu'elle désarmait les âmes et les intelligences. Il avait fini par être atteint lui-même comme d'une sorte de monomanie sceptique. Le doute et l'esprit de contradiction lui faisaient nier les choses les plus évidentes. Dans ses dernières années, au rapport de Le Clerc, il voulait « ergoter contre les démonstrations géométriques. » A La Haye, dans une compagnie nombreuse, il soutint, devant deux officiers faits prisonniers à la bataille de Hochstædt (1704), que les Français n'avaient point été battus dans ce combat.

Bayle a semé ses doutes dans de nombreux et volu-

¹ C'est en 1684 que Bayle commença la publication de ses *Nouvelles de la république des lettres*, sorte de journal de critique littéraire. Ce fut la première tentative de ce genre pour populariser la littérature et elle eut un grand succès. Les *Nouvelles* ont été réimprimées dans le t. II des *Œuvres diverses*, 4 in-f°, La Haye, 1727.

² A. Houssaye, *Le roi Voltaire*, 5^e édit., in-8°, Paris, 1864, p. 160-162.

mineux ouvrages. Le plus connu de tous est son *Dictionnaire historique et critique*¹. Son but avoué, dans ce Dictionnaire, était de rectifier et compléter le *Dictionnaire* historique de Moréri. Il l'appelle lui-même « une compilation informe de passages cousus les uns à la suite des autres. » Les articles proprement dits sont en réalité fort peu de chose; ils ne semblent être que le prétexte des nombreuses notes qui les accompagnent. C'est dans ces notes que l'auteur accumule tout ce que son érudition lui fournit de renseignements; c'est là aussi qu'il soutient le pour et le contre en toutes choses. Il s'est peint lui-même à l'article d'Arcésilas :

C'était un homme qui niait et affirmait les mêmes choses. Il se jetait aveuglément à droite et à gauche; il se faisait gloire d'ignorer la différence du bien et du mal; il débitait la première fantaisie qui lui venait dans l'esprit, et tout d'un coup il la renversait par plus de raisons qu'il ne l'avait établie. C'était une hydre qui se déchirait elle-même; il aimait à discourir du pour et du contre, et à attaquer non seulement ceux de sa secte, mais de toutes les autres sectes.

Cette hydre déchirait aussi les autres et ne respectait rien. Le consistoire de Rotterdam condamna le *Dictionnaire*, entre autres motifs, à cause de son immoralité² et à cause de ses attaques contre le roi David.

¹ La première édition du *Dictionnaire historique* est de 1697, 2 in-f°; la seconde de 1702, 3 in-f°; la troisième de 1720 et la quatrième de 1740, 4 in-f°.

² Bayle, devançant les philosophes, va jusqu'à nier la pudeur, sous prétexte qu'elle ne se manifeste pas dans l'état sauvage, *Dictionnaire*, art. *Hipparchia*; 2^e art. *Jonas*, note C.

Que d'erreurs de tout genre dans cet ouvrage! L'auteur y sape d'abord la valeur de la raison elle-même : « Les forces de la raison, dit-il, ne vont qu'à nous tenir en balance et dans la crainte d'errer¹. » Elle est, selon lui, incapable de rien affirmer et de rien établir. Les conséquences qui découlent de là ne sont que trop claires. Dans son *Commentaire philosophique*, il dit :

Tous les théologiens, de quelque parti qu'ils soient, après avoir élevé tant qu'il leur a plu la révélation, le mérite de la foi et la profondeur des mystères, viennent faire hommage de tout cela aux pieds du trône de la Raison, et ils reconnoissent, quoiqu'ils ne le disent pas en autant de mots (mais leur conduite est un langage assez expressif et éloquent), que le tribunal suprême et qui juge en dernier ressort et sans appel de tout ce qui nous est proposé, est la Raison parlant par les axiomes de la lumière naturelle ou de la Métaphysique... Tout dogme qui n'est point homologué, pour ainsi dire, vérifié et enregistré au Parlement suprême de la Raison et de la lumière naturelle, ne peut qu'être d'une autorité chancelante et fragile comme le verre².

Bayle fait dire aux théologiens plus qu'ils ne disent en réalité, pour essayer de les prendre au piège. Ils assurent sans doute que la révélation ne contient rien qui soit en contradiction avec la raison, mais ils sont loin de prétendre que les mystères peuvent être compris par la raison, et ils admettent encore moins avec lui que la foi n'a qu'une certitude morale, « [se promenant] depuis une

¹ *Dictionnaire historique*, art. *Simonide*.

² *Commentaire philosophique*, *Œuv. div.*, t. II, p. 368.

grande probabilité jusqu'à une très grande probabilité¹. »

Sur l'Écriture Sainte, comme sur tout le reste, il soutient successivement le oui et le non. Conformément au principe protestant, il admet en un endroit que la parole de Dieu est la seule règle de la foi. C'est pour attaquer plus commodément les catholiques. « Ne vouloir point d'autre juge que l'Écriture Sainte, c'est, disent-ils (les catholiques), ne vouloir point du tout de juge. Et moi je leur dis que ne vouloir point d'autre Écriture que le sens qu'il leur plaît de lui donner, c'est ne vouloir point du tout d'Écriture. Lequel vaut mieux, ou ne vouloir point de Juge, ou ne vouloir point d'Écriture²? » Ailleurs, il se moque du libre examen. « Il y a bien plus de gens qu'on ne pense qui se fabriquent ainsi une confession de foi et qui ne s'en vantent pas. On pourrait les appeler en latin *Miscellanées*³. » Ailleurs encore, il avance qu'on ne doit pas chercher à prouver la divinité et l'autorité des Livres Saints, parce que ce ne sont pas là vérités démontrables⁴; et quant à leurs prescriptions, c'est à notre bon sens à les expliquer : « Il faut faire, non pas ce que les Apôtres ordonnent selon le sens grammatical (on pourrait dire alors *summum jus, summa injuria*), mais ce que le bon sens nous dicte qu'ils ont eu dessein d'ordonner⁵. »

¹ *Dictionnaire*, art. *Beaulieu*, note F.

² *Critique générale*, *Œuvres diverses*, t. II, p. 71.

³ *Dictionnaire*, art. *Reinesius*.

⁴ *Dictionnaire*, art. *Beaulieu*, note E.

⁵ *Dictionnaire*, art. *Reihing*, note D.